

# TOLÈDE ENTRE LE XII<sup>E</sup> ET LE XV<sup>E</sup> SIÈCLE CONSTITUE-T-ELLE UN MODÈLE DE *CONVIVENCIA*?

---

J. P. MOLÉNAT  
C.R.S.-I.R.H.T. Paris

Tolède passe assez couramment pour avoir constitué, après la prise de la vielle par Alphonse VI en 1085, un modèle de coexistence (*convivencia*) des trois religions, chrétienne, juive et islamique, ou des trois cultures. Le sous-titre donné à un ouvrage collectif auquel nous avons par ailleurs collaboré<sup>1</sup>, ne peut que contribuer à conforter cette image. En fait, il apparaît qu'il convient de la soumettre à un sérieux examen critique, car les éléments qui vont dans le sens contraire ne manquent pas.

## LES ÉLÉMENTS CONTRAIRES À LA *CONVIVENCIA*

Ce sont, à l'évidence, d'eux qu'il faut partir, non seulement par réaction contre l'image admise, mais surtout parce qu'ils constituent les faits les plus évidents et les plus massifs.

L'exode en masse des musulmans, avant ou après l'entrée dans la ville des chrétiens du Nord, est un fait assez clair, bien que curieusement souvent occulté ou nié<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> L. CARDAILLAC (dir.), *Tolède XIIe-XIIIe. Musulmans, chrétiens et juifs: le savoir et la tolérance*, Paris, Autrement, 1991. Il existe une version espagnole de l'ouvrage.

<sup>2</sup> É. LÉVI-PROVENÇAL, *Encyclopédie de l'Islam*, 1e éd., s. v. «Tulayṭula», et «Alphonse VI et la prise de Tolède (1085)», *Hesperis* 12 (1931), p. 33-49, article repris dans *Islam d'Occident*, Paris, 1948, p. 109-135. Les positions de cet auteur sur le point sont encore actuellement assez généralement adoptées, à l'exception de J. González (*Repoblación de Castilla la Nueva*, 2 vol., Madrid, Université Complutense, 1975, t. 2, p. 127 et

Il s'agit bien évidemment d'un départ vers le Sud de la Péninsule, encore sous un pouvoir islamique, non d'une immigration vers le Nord, déjà reconquis par les chrétiens<sup>3</sup>. On sait pourtant qu'il a commencé dès avant qu'Alphonse VI n'entre dans la ville par accord avec le souverain musulman al-Qādir<sup>4</sup>, et qu'il a continué ensuite. Selon l'historien maghrébin Ibn al-Kardabūs, les musulmans quittèrent la région au moment où Alphonse VI, roi de León et de Castille, s'empara de la ville, et ils errèrent sans trouver de repos jusqu'au moment où leur parvint la nouvelle des progrès des Almoravides au Maghreb<sup>5</sup>. On possède les noms d'un certain nombre de savants musulmans de Tolède qui émigrèrent avant ou après la prise de la ville<sup>6</sup>, en plus grand nombre, semble-t-il, que ceux qui demeurèrent sur place, qu'ils se soient convertis ou non au christianisme, tel le *faqīh* Abū l-Qāsim b. al-Ḥayyāt, qui se fait chrétien quand les Infidèles prennent la ville et justifie en vers sa conversion en arguant que chrétiens et musulmans adorent

---

suivantes), suivi, pour Madrid, alors petite ville dans l'orbite de Tolède, par J. C. de MIGUEL RODRÍGUEZ (*La comunidad mudéjar de Madrid. Un modelo de análisis de aljamas mudéjares castellanas*, Madrid, Asociación Cultural Al-Mudayna, 1989, p. 18-22).

<sup>3</sup> L'hypothèse de musulmans tolédans cherchant refuge au Nord du Système central, dans la période suivant la conquête, a été reprise par Serafín de TAPIA SÁNCHEZ avec une argumentation insoutenable (*La comunidad morisca de Ávila*, Salamanca, 1991, p. 46). Il n'est pas sérieux, dans le contexte anthroponymique hispanique, de mettre en rapport des noms portés par des musulmans d'Ávila au XVe siècle et faisant référence à des localités de la région de Tolède avec un mouvement supposé remonter à la fin du XIe ou au XIIe siècle. Il n'est pas plus fondé de penser que des musulmans aient fui vers ces régions devant les Almohades (A. BARRIOS GARCÍA, *Estructuras agrarias y de poder en Castilla: el ejemplo de Ávila (1085-1320)*, t. 1, Salamanca, 1983, p. 137, suivi par TAPIA SÁNCHEZ, *op. cit.*, p. 46-47). Les mozarabes suffirent à expliquer les toponymes Cordovilla, Granadilla ou Handaluz.

<sup>4</sup> Le passage d'Ibn Bassām relatif à l'exode (*al-ġalā'*) des Tolédans, c'est à dire des musulmans, avant la chute de la ville (*Al-Dahīra fī mahāsīn abl al-Ġazīra*, éd. I. 'ABBĀS, Beyrouth, 1979, t. 7 -4e part., vol. 1-, p. 164) est diversement traduit ou commenté par R. MENÉNDEZ PIDAL, («Adefonsus Imperator Toletanus, Magnificus Triumphator», dans *Idea Imperial de Carlos V*, 7e éd., Madrid, Espasa-Calpe, 1971, p.151), R. PASTOR («Problemas de asimilación de una minoría: los mozarabes de Toledo», dans *Conflictos sociales y estancamiento económico en la España medieval*, Barcelone, 1973, p. 224, et *Del Islam al Cristianismo. En la frontera de dos formaciones económico-sociales, Toledo siglos X-XIII*, Barcelone, 1975, p. 87 et 96) et K. VLAMINCKX («La reddition de Tolède (1085 A.D.) selon Ibn Bassām aš-Šantarīnī», *Orientalia Lovaniensia Periodica* 16 (1985), p. 187).

<sup>5</sup> *Ta'riḥ al-Andalus (Kitāb al-iktifā' fī aḥbār al-hulafā')*, éd. A. M. AL-'ABBADĪ, *Revista del Instituto Egipcio de Estudios Islámicos en Madrid* 13 (1965-66), p. 85 de la partie arabe. Traduction anglaise ancienne, partielle et libre de P. de GAYANGOS, *History of the Mabommedan dynasties in Spain*, Londres, 1840-43, t. 2, appendice C, p. XXXI. Traduction espagnole plus récente et fidèle de F. MAÍLLO SALGADO, *Historia de al-Andalus (Kitāb al-iktifā')*, Madrid, 1986, p. 106.

<sup>6</sup> L'astronome Azarquiel quitte Tolède dès avant la chute de la ville et réside à Cordoue jusqu'à sa mort en 493 H/1100 (J. M. MILLÁS VALLICROSA, *Estudios sobre Azarquiel*, Madrid-Grenade, 1943-1950, p. 10). 'Alī b. al-Lūnquh, médecin, botaniste et astronome, se fixe à Séville en 487 H/ 1094, et meurt à Cordoue en 499 H/1105 (G. S. COLIN, «Filāḥ», *Encyclopédie de l'Islam*, 2e éd., t., p. 922b. D. URVOY, *Pensers d'Al-Andalus*, Paris-Toulouse, Ed. du CNRS-Presses Universitaires du Mirail, 1990, p. 63).

en fait le même Dieu<sup>7</sup>, et Ibn Muṭāhir, auteur d'une histoire des *faqīh/s* et *qādī/s* de Tolède, mort à Tolède en 489 H/1095-96<sup>8</sup>. Rien ne justifie concrètement l'affirmation qui se rencontre également que seule les membres de l'élite urbaine, ou les gouvernants d'origine africaine ou asiatique, seraient partis, tandis que serait restée la masse de la population musulmane de souche hispanique, sinon l'analogie avec des situations contemporaines ou ultérieures<sup>9</sup>, ou de simples spéculations sur l'influence de la "race", ou prétendue telle<sup>10</sup>. L'émigration de la majorité des musulmans de la ville reconquise est seulement implicite dans les sources chrétiennes, lorsque celles-ci parlent du temps des musulmans, ou d'un jardin, d'une *munya* suburbaine, connue comme ayant appartenu, du temps de l'Islam, à certains musulmans et désormais en grande partie inculte<sup>11</sup>.

Cet exode s'explique facilement, au premier chef par la doctrine de l'Islam en la matière, au moins selon l'interprétation dominante en la matière, avec l'obligation d'émigrer des pays d'infidélité, fondée sur des versets coraniques<sup>12</sup>, même si l'obligation de l'émigration immédiate ne sera formulée que par Wanšārīsī, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle

<sup>7</sup> E. TERÉS, «Le développement de la civilisation arabe à Tolède», *Cahiers de Tunisie* 69-70 (1970), p. 84.

<sup>8</sup> F. FERNÁNDEZ Y GONZÁLEZ, *Estado social y político de los Mudéjares de Castilla*, Madrid, 1866; réimp. Madrid, 1985, p. 147-148; E. TERÉS, art. cit., loc. cit.; P. GUICHARD, *L'Espagne et la Sicile musulmanes aux XI<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, Presses Universitaires de Lyon, 1990, p. 124. Abū Bakr Muḥammad b. Muḥammad b. 'Abd al-Raḥman b. Ġamāhir al-Ḥağrī, meurt à Tolède en 488 H/ 1094-95 (IBN BAŠKUWĀL, *Sila*, n° 1231 -éd. du Caire, 1966-. F. FERNÁNDEZ Y GONZÁLEZ, op. cit., p. 147).

<sup>9</sup> M. J. Viguera considère comme une des clés pour expliquer le destin d'Al-Andalus la différence d'intérêts entre l'élite et le commun du peuple, faisant que les puissants et leur cour émigrent devant l'avance chrétienne, tandis que la masse de la population tend à demeurer sur place («Al-Andalus en época almohade», *Andalucía entre Oriente y Occidente (1236-1492)*. *Actas del V Coloquio Internacional de Historia medieval de Andalucía*, Cordoue, 1986/1988, p. 28-29). Le schéma, sans doute valable pour les conquêtes de l'époque almohade et post-almohade, comme pour d'autres régions, ne nous paraît pas pouvoir s'appliquer au cas tolédan.

<sup>10</sup> R. Pastor affirme qu'émigrèrent en premier lieu les musulmans de souche asiatique, les aristocrates, suivis par une masse de population rurale («Problemas de asimilación de una minoría: los mozárabes de Toledo», dans *Conflictos sociales y estancamiento económico en la España medieval*, Barcelone, Ariel, 1973, p. 199-268, spécifiquement p. 224), oubliant que les souverains de la taifa tolédane, les Banū Dī al-Nūn, étaient des Berbères arabisés, par conséquent, pour autant que le critère de l'origine ethnique et géographique ait ici un sens, des Africains et non des Asiatiques. Il est probable qu'ils appuyaient leur pouvoir sur la présence d'un groupe plus étendu, également d'origine berbère, comme l'atteste le toponyme Manzil Razīn/Mazarracín, localisé aux portes mêmes de la ville, qui n'est pas sans évoquer les Banū Razīn qui ont laissé leur nom à l'Albarracín, en Aragon.

<sup>11</sup> A. GONZÁLEZ PALENCIA, *Los Mozárabes de Toledo en los siglos XII y XIII*, 4 vol., Madrid, 1926-1930 (dorénavant abrégé en MT), doc. 8, année 1112.

<sup>12</sup> Sourates IV, 97-100, et VIII, 72-75. Traduction R. BLACHÈRE, Paris, Maisonneuve et Larose, 1966, p. 120, 211.

et acceptera jusque là certains accommodements<sup>13</sup>, dont témoigne encore durant le XV<sup>e</sup> siècle, la *fatwa* du *fāsī* al-‘Abdūsī, reprise par le grenadin Ibn Tarkāt<sup>14</sup>. La politique des reconquêteurs, symbolisée par l’affaire de la consécration au culte chrétien de la Grande Mosquée de la ville, en dépit des promesses faites par le souverain chrétien, ne peut qu’avoir contribué à l’accentuer<sup>15</sup>.

Le mythe de la ville mudéjare est parfois relayé dans l’historiographie récente par le thème des premiers musulmans convertis, qui n’est guère plus fondé<sup>16</sup>. Car le seul argument un peu substantiel à son appui, en dehors du cas cité d’Abū l-Qāsim b. al- al-Ḥayyāt, est fourni par l’histoire de Zayda “la More”, qui, veuve d’un fils du roi musulman de Séville, et convertie au christianisme sous le nom de Marie serait devenue l’épouse d’Alphonse VI<sup>17</sup>. Mais c’est gratuitement que l’on a supposé que cette femme ait été une princesse musulmane originaire de Tolède.

<sup>13</sup> J.-P. MOLÉNAT, «Le problème de la permanence des musulmans dans les territoires conquis par les chrétiens, du point de vue de la Loi islamique», *Arabica* 48/3 (juillet 2001), p. 392-400.

<sup>14</sup> L’analyse de la fatwa a été donnée par L. Mercier, «Introduction sur l’évolution de la doctrine de Guerre Sainte en Islām», ajoutée à sa traduction de *L’ornement des âmes et la devise des habitants d’El Andalus. Traité de guerre sainte islamique d’Ibn Hudayl*, Paris, 1939, p. 59-65. Le texte, publiée par le Marocain al-Wazzānī (m. 1342 H/1923), dans *Al-Mi‘yār al-ġadīd*, 11 vol., Fès, 1328 H/1910 (nouvelle édition, Rabat, Ministère des Waqfs, 15 vol., 1996-2000, t. 3, p. 35), a été traduit par Gerard WIEGERS, *Islamic Literature in Spanish and Aljamiado. Yça of Segovia (fl. 1450), his antecedents and successors*, Leyde, Brill, 1994, p. 86-87.

<sup>15</sup> On sait qu’il existe deux versions de l’affaire, celle de l’archevêque de Tolède de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, Rodrigo Jiménez de Rada, qui excuse Alphonse VI de n’avoir pas tenu ses engagements, à la demande des “Arabes”, c’est à dire des musulmans, de Tolède, eux-mêmes (*De Rebus Hispaniae*, éd. Lorenzana, Madrid, 1793, livre 6, chap. 23, p. 137-138. Traduction espagnole J. FERNÁNDEZ VALVERDE, *Historia de los hechos de España*, Madrid, 1989, p. 249-250), et celle d’Ibn Bassām, qui lui en impute la pleine responsabilité (*Daḥīra*, t. 7 -4e partie, vol. 1-, p. 167-168. Passage traduit en espagnol par E. GARCÍA GÓMEZ, «El conde mozárabe Sisnando Davidiz y la política de Alfonso VI con los Taifas», *Al-Andalus* 12 (1947), p. 31-33, et en français par P. GUICHARD, *L’Espagne et la Sicile musulmanes aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles*, p. 122-123). R. Menéndez Pidal tente de résoudre la contradiction entre les deux récits en supposant que l’auteur musulman a simplifié arbitrairement («El conde mozárabe Sisnando Davidiz y la política de Alfonso VI con los Taifas»).

<sup>16</sup> Il faudrait discuter les arguments de M. J. RUBIERA MATA («Les premiers Mores convertis ou les prémices de la tolérance», dans *Tolède XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup>*, p. 102-111, et «Un insólito caso de conversas musulmanas al cristianismo: las princesas toledanas del siglo XI», dans *Las mujeres en el cristianismo medieval*, Madrid, 1989, p. 341-347), mais ce n’est point ici le lieu de le faire en détail. On peut néanmoins relever que cet auteur fait dire à Ibn Bassām que Sisnando Davidiz, gouverneur de Tolède au nom d’Alphonse VI, fit aimer la conversion au christianisme à la masse du peuple (“hizo amar la conversión al cristianismo de la masa de son plebe”, «Caso insólito», p. 316) là où García Gómez comprenait qu’il poussait la sollicitude jusqu’à la plebe elle-même (“llevó su solitud hasta la misma plebe”, «Conde mozárabe», p. 32). Il s’agit plus que d’une nuance de traduction.

<sup>17</sup> E. LÉVI-PROVENÇAL, «La “Mora Zaida”, femme d’Alphonse VI, et leur fils, l’Infant Don Sancho», *Hesperis* 18 (1934), p. 1-8, article reproduit dans *Islam d’Occident*, p. 137-151.

Quoi qu'il en soit, les musulmans libres, bien que l'on puisse en trouver quelques uns<sup>18</sup>, ne sont pas nombreux dans la ville jusqu'à une date assez avancée du XIII<sup>e</sup> siècle, que l'on peut fixer approximativement aux années 1230. C'est alors qu'apparaissent les deux savants musulmans, dont un petit-fils d'Averroès, qui, captifs puis rachetés, choisirent de rester dans la ville pour enseigner leurs coreligionnaires<sup>19</sup>. Leur absence est encore plus flagrante dans les campagnes tolédanes au cours du XII<sup>e</sup> siècle, période durant laquelle on ne peut relever qu'une seule mention de maison appartenant à un *sarracenus* dans un hameau<sup>20</sup>.

Le rôle de place d'armes de la ville, môle sur lequel viennent se briser les contre-offensives musulmanes et point de départ de raids chrétiens en terre d'Islam, dure depuis 1086, avec le premier passage dans la Péninsule de l'émir almoravide Yūsuf b. Tāšfin, jusqu'à 1214, après la victoire décisive des armées chrétiennes hispaniques sur le calife almohade al-Nāṣir à Las Navas de Tolosa (en arabe al-'Uqab), successivement contre les deux dynasties maghrébines venues pratiquer le *ḡīhād* en Espagne. En dépit de quelques victoires musulmanes éclatantes, telles les batailles de Sagrajas, ou Zallāqa, en 1086<sup>21</sup>, et d'Alarcos en 1195, les deux dynasties issues du Maghreb-Extrême ne parviennent pas à reprendre Tolède, et ne peuvent que ravager les campagnes de Nouvelle Castille, en des expéditions qui demeurent sans lendemains. La vallée du Tage moyen voit peut-être encore passer des armées musulmanes et maghrébines à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, mais ce seraient là des troupes mérinides alliées au souverain castillan Alphonse X contre son fils rebelle, le futur Sanche IV<sup>22</sup>.

<sup>18</sup> Ibn Taurino, le musulman, syndic (*amin*) des potiers, en août 1135, possède une maison en un lieu non précisé, peut-être Talavera, plutôt que Tolède (MT 23). En février 1167, une maison appartient aux héritiers de Muḥammad al-Mawwāq dans le quartier de la cathédrale (MT 898). Al-Ratāhī al-Mawwāq, le musulman, en 1175-1178 possède une maison au quartier de l'église Santa Yusta, près des boutiques des Forgerons (MT 116, 138). Muḥammad b. Muḥammad al-Anṣārī, dit al-Yatīm, le maçon, et sa femme Hindī, fille de 'Abd al-Raḥman b. 'āmd, en mai 1183, vendent une chambre (*ḥuḡra*) située au quartier de l'Église Omnium Sanctorum, et jouxtant une maison des fils d'al-Ṣāqīh le musulman. Parmi les témoins on compte trois musulmans, dont deux frères vraisemblables du vendeur, qui remet l'acte par lequel il a acheté en 1153 (MT 168).

<sup>19</sup> P. GUICHARD et J.-P. MOLÉNAT, «Dans al-Andalus, les ulémas face aux chrétiens», dans BAZZANA (A.), BÉRIOU (N.) et GUICHARD (P.) (éds.), *Averroès et l'averroïsme. Un itinéraire historique du Haut Atlas à Paris et à Padoue*. Actes du colloque international organisé à Lyon, les 4 et 5 octobre 1999, Lyon, PU de Lyon (coll. d'histoire et d'archéologie médiévales, 16), 2005, 348 p., p. 191-200.

<sup>20</sup> En 1193 on mentionne «domos sarraceni qui dicitur Abdulla», à Manzil 'Ubayd Allāh, toponyme conservé dans l'actuel lieu-dit de Mazarabea (F. J. HERNÁNDEZ, *Los Cartularios de Toledo. Catálogo documental*, Madrid, Fundación Ramón Areces, 1985, n° 248). Les termes *sarracenus* ici, en latin, et *moro*, plus fréquent, ensuite, en castillan, servent simplement à désigner le musulman et n'ont pas, en eux mêmes, valeur dépréciative.

<sup>21</sup> V. LAGARDÈRE, *Le Vendredi de Zallaqa (23 octobre 1086)*, Paris, L'Harmattan, 1989.

<sup>22</sup> Alphonse X et le sultan Abū Yūsuf Ya'qub effectuent des opérations de sacage jusqu'à Madrid en 1282, et l'année suivante le Mérinide razzie à nouveau des territoires au Nord de la Sierra Morena,

Les Mozarabes et des Juifs affluent au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, fuyant, à partir de 1147, l'arrivée dans la partie Sud de la Péninsule, encore islamique, des Almohades, dont la politique d'intolérance à l'égard des minorités ne saurait être mise en doute<sup>23</sup>. Cet apport, bien qu'il soit connu, est fréquemment minimisé quant à son importance numérique<sup>24</sup>.

Les captifs musulmans ramenés du Sud par les expéditions chrétiennes, puis les grandes avances de la conquête au XIII<sup>e</sup> siècle, et ensuite libérés<sup>25</sup> et fixés sur place par l'impossibilité de l'émigration vers ce qui reste de la *Dār al-Islām* dans la Péninsule Ibérique, à fortiori vers le Maghreb, constituent la base de la petite communauté musulmane (mudéjare) des deux derniers siècles du Moyen Âge. Vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, deux savants musulmans, captifs puis rachetés, choisissent de rester à Tolède pour enseigner leurs coreligionnaires<sup>26</sup>.

L'intolérance chrétienne ne cesse de monter durant les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Cependant, à la différence des pays de la Couronne d'Aragon, ou, pour le moins de Valence, où l'intolérance de la majorité chrétienne est dirigée autant contre les musulmans que contre les Juifs<sup>27</sup>, l'État castillan ne connaît pas de fureurs populaires contre les musulmans, probablement du fait de leurs effectifs réduits comme de leur niveau

---

détruit le faubourg de Talavera et s'avance jusqu'à une journée de marche de Tolède (D. W. LOMAX, *La Reconquista*, Madrid, 1984, p. 214. A. BALLESTEROS-BERETTA, *Alfonso X el Sabio*, Barcelone, 1963, p. 989, 1022-1023). Cette interprétation des textes est maintenant contestée (M. A. MANZANO RODRIGUEZ, *La intervención de los Benimerines en la Península Ibérica*, Madrid, CSIC, 1992, p. 74-79).

<sup>23</sup> Il n'est pas possible d'entrer ici dans la discussion détaillée de l'article de M. TALBI, «Le christianisme maghrébin, de la conquête musulmane à sa disparition», p. 313-351, dans GERVERS (M.) et BIKHAZI (R. J.) (éds.), *Conversion and Continuity. Indigenous Christian Communities in Islamic Lands, 8th-18th Centuries*, Toronto, 1990. Le texte qui nous paraît le plus décisif, parce qu'émanant d'un auteur peu suspect de malveillance à l'égard de la dynastie almohade, est celui de 'Abd al-Wāḥid al-Marrākuṣī, écrivant, en 621 H/1224, que le statut de la *dhimma* n'est plus accordé aux juifs, ni aux chrétiens depuis l'établissement du pouvoir des Maṣmūda/s, c'est à dire des Almohades, et qu'il n'existe ni synagogue ni église dans tous les pays musulmans du Maghreb, les juifs professant extérieurement l'islam (*Kitāb al-mu'gīb fī talhīs aḥbār al-Maḡrib*, éd. R. DOZY sous le titre *History of the Almohades*, 2<sup>e</sup> éd., Leyde, 1881, réimp. Amsterdam, 1968, p. 223; traduction E. FAGNAN, «L'Histoire des Almohades», *Revue Africaine*, 1893, p. 192). Nous avons développé la question dans notre article: «Sur le rôle des Almohades dans la fin du christianisme local au Maghreb et en al-Andalus», *Al-Qanṭara* 18/2 (Madrid, 1997), p. 389-413.

<sup>24</sup> Ainsi R. PASTOR parle de faibles contingents de Mozarabes qui, fuyant l'intolérance almoravide [sic], s'installent dans la zone tolédane vers 1150 (*Del Islam al cristianismo*, p. 102).

<sup>25</sup> J.-P. MOLÉNAT, «Mudéjars, captifs et affranchis», dans *Tolède XIIIe-XIIIe*, p. 112-124.

<sup>26</sup> P. GUICHARD et J.-P. MOLÉNAT, «Dans al-Andalus, les ulémas face aux chrétiens», dans A. BAZZANA, N. BÉRIOU et P. GUICHARD, *Averroès et l'averroïsme. Un itinéraire historique du Haut Atlas à Paris et à Padoue*, Presses Universitaires de Lyon, 2005, p. 191-200.

<sup>27</sup> D. BRAMON, *Contra moros i jueus. Formació i estratègia d'unes discriminacions al País Valencià*, Valence, 1981. Trad. espagnole, *Contra moros y judíos*, Barcelone, 1986.

économique en général modeste<sup>28</sup>. On relève même, à Tolède, la participation des musulmans de la ville à un mouvement dirigé contre les Juifs, le roi Pierre le Cruel, en 1355, excluant du pardon les *moros* coupable d'avoir commis des exactions contre les Juifs dans la *judería* de Tolède au moment où il est entré dans la ville<sup>29</sup>. Les mouvements dirigés contre les Juifs dans la Castille du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>30</sup> touchent Tolède dès 1355<sup>31</sup> et culminent avec la grande vague des pogroms de 1391, qui, partie d'Andalousie, atteint l'ensemble de la Péninsule Ibérique, en recouvrant la cité du Tage sur son passage<sup>32</sup>. La conversion massive des Juifs, dont le degré de sincérité offrait sans doute une gamme très variée, provoque la naissance du mouvement anti-*converso* et la première ébauche des ultérieurs statuts de pureté de sang, encore condamnés à cette époque par les autorités civiles et religieuses, apparaît précisément à Tolède au milieu du XV<sup>e</sup> siècle<sup>33</sup>. Mais il subsiste jusqu'en 1492 une minorité réduite qui reste officiellement juive<sup>34</sup>.

À la fin du XV<sup>e</sup> siècle, l'établissement de l'Inquisition, contre les "mauvais" convertis d'origine juive, que l'on ne nomme pas encore "marranes", ainsi que l'édit

<sup>28</sup> J. VALDEÓN ne relève pas de mouvement dirigé contre les mudéjars (*Los conflictos sociales en el reino de Castilla en los siglos XIV y XV*, Madrid, 1975). En sens inverse TAPIA SÁNCHEZ affirme que les mudéjars ont dus être également affectés par la vague d'intolérance secouant le royaume de Castille dans les années 1390, mais n'en donne pour preuve que l'épithète, en arabe, d'un musulman d'Ávila "traiteusement assassiné" en 1397 (*La comunidad morisca de Avila*, p. 56).

<sup>29</sup> F. BAER, *Die Juden im christlichen Spanien. Erster Teil, Urkunden und Regesten*, Berlin 1929-1936, t. 2, *Kastilien/Inquisitionsakten*, rééd. Angleterre, 1970, n° 190, p. 185. P. LEÓN TELLO, *Judíos de Toledo*, t. 1, n° 29, p. 409.

<sup>30</sup> S. DE MOXÓ, «Los judíos castellanos en la primera mitad del siglo XIV», *Simposio Toledo Judaico*, t. 1, p. 75-103. J. M. MONSALVO ANTÓN, *Teoría y evolución de un conflicto social. El antisemitismo en la Corona de Castilla en la Baja Edad Media*, Madrid, 1985.

<sup>31</sup> J. VALDEÓN, *Los judíos de Castilla y la revolución trastámara*, Valladolid, 1968, et «La judería toledana en la guerra civil de Pedro I y Enrique II», (20-22 avril 1972), Tolède, Centro Universitario, 1973, t. 1, p. 107-131.

<sup>32</sup> P. WOLFF, «Le pogrom de 1391 en Espagne: crise sociale ou non?», *Regards sur le Midi médiéval*, Toulouse, 1978, p. 511-523, version française de «The pogrom of 1391 in Spain: a social crisis or not?», *Past and Present* 50 (1971), p. 4-18.

<sup>33</sup> Dans l'abondante production d'E. BENITO RUANO sur le sujet, on relève: «La "Sentencia-Estatuto" de Pero Sarmiento contra los conversos toledanos», *Revista de la Universidad de Madrid* 6 (1957), p. 277-306; «El memorial contra los conversos del Bachiller Marcos García de Mora (Marquillos de Mazarambroz)», *Sefarad*, 17 (1957), p. 314-351; *Toledo en el siglo XV. Vida política*, Madrid, CSIC, 1961; «Del problema judío al problema converso», *Simposio Toledo Judaico* (1972/1973), t. 2, p. 7-27; «De la alteridad en la historia», discours de réception à la Real Academia de la Historia, Madrid, 1988. Sur les statuts de pureté de sang en général, A. A. SICROFF, *Les controverses des statuts de "pureté de sang" en Espagne du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1960, dont il existe une traduction espagnole.

<sup>34</sup> P. LEÓN TELLO, «Costumbres, fiestas y ritos de los judíos toledanos a fines del siglo XV», *Simposio Toledo Judaico* (1972/1973), t. 2, p. 67-90.

d'expulsion de 1492 contre les Juifs restés publiquement fidèles à leur religion, et celui de 1502 contre les musulmans, qui ne leur laisse que le choix entre le baptême et l'expulsion, comme pour les Juifs dix ans plus tôt, marquent la "fin d'un monde"<sup>35</sup>. Tous ces faits ne sont pas propres à Tolède, mais ils ont leur répercussion très précise dans la ville. On ne peut nier que la coexistence, puisque coexistence il y a, finisse mal.

#### LES FAITS DE COEXISTENCE

La permanence de la langue arabe durant deux siècles dans la ville "reconquise" par les chrétiens, sous ses deux formes, écrite, mais également parlée, est un fait trop souvent ignoré ou négligé<sup>36</sup>. La pratique écrite de l'arabe est pourtant suffisamment attestée par les quelques 1200 documents notariés qui nous sont parvenus, rédigés dans la ville reconquise entre 1085 et 1300 et concernant principalement des chrétiens, ainsi que des Juifs en plus petit nombre<sup>37</sup>. Les Mozarabes tolédans sont vraiment des *mustariba* au sens étymologique d'"arabisants" ou "arabisés". Ils assimilent, de ce point de vue, les nouveaux venus originaires du Nord, qu'ils soient Francs ou Castillans, durant une période qui s'étend au moins jusqu'au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>38</sup>.

Les Juifs<sup>39</sup> sont arabisés, autant et plus que les Mozarabes. Comme pour ces derniers, leur nombre est considérablement renforcé au milieu du XII<sup>e</sup> siècle par leur repli depuis le Sud devant l'arrivée des Almohades. La part qu'ils prennent à l'oeuvre de traduction réalisée en bonne partie à Tolède, d'abord de l'arabe au latin, puis au castillan est bien connue<sup>40</sup>. On ne peut manquer de noter le contraste entre la situ-

---

<sup>35</sup> J.-P. MOLÉNAT, «La fin d'un monde. Réflexions sur "Tolérance et Savoir" dans la Péninsule Ibérique avant 1492», *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 27 (avril-juin 1992), 1492-1992, Espagne-Amérique Latine: De la Découverte à l'Expo, p. 21.

<sup>36</sup> J.-P. MOLÉNAT, «L'arabe à Tolède, du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle», *Al-Qantara* 15 (Madrid, 1994), p. 473-496.

<sup>37</sup> A. GONZÁLEZ PALENCIA, *Los Mozárabes de Toledo en los siglos XII y XIII*, 1926-1930, 4 vol.

<sup>38</sup> Nous avons présenté les arguments tendant à établir la "mozarabisation" des immigrés, venus du Nord Péninsulaire et d'au-delà les Pyrénées, dans la première partie de notre ouvrage, *Campagnes et Monts de Tolède, du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle* (Madrid, Casa de Velázquez, 1997), notamment dans le premier chapitre: «Les éléments constitutifs de la population». Ils contredisent l'idée d'une assimilation précoce des Mozarabes de Tolède soutenue par R. Pastor («Problèmes d'assimilation d'une minorité: les Mozarabes de Tolède (de 1085 à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle)», *Annales ESC* (1970), p. 351-390).

<sup>39</sup> Sur les Juifs de Tolède l'ouvrage de référence est celui de P. LEÓN TELLO, *Judíos de Toledo*, 2 vol., Madrid, 1979. Du même auteur: «La judería, un air de réussite», dans *Tolède XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup>*, p. 125-137.

<sup>40</sup> D. ROMANO VENTURA, «Le opere scientifiche di Alfonso X e l'intervento degli ebrei», *Convegno Internazionale, 9-15 aprile 1969, Oriente e occidente nel medioevo: Filosofia e scienze*, Rome, Accademia Nazionale dei Lincei, 1971, p. 677-709. J. S. Gil, *La escuela de traductores de Toledo y sus colaboradores judíos*, Tolède, 1985.



ation des juifs dans la société tolédane au début du XII<sup>e</sup> siècle et celle qui est la leur un siècle plus tard. Un pogrom contre les Juifs est signalé à Tolède, peut-être en août 1108, après le désastre d'Uclés infligé par les Almoravides à Alphonse VI, où disparaît l'unique héritier mâle du souverain<sup>41</sup>, ou bien en août 1109, après la mort d'Alphonse VI<sup>42</sup>, dans la foulée d'une vague de mouvements analogues qui éclatent alors dans la partie septentrionale de l'état castillan-léonais, suivant une tradition là bien enracinée, au décès du souverain<sup>43</sup>. Au contraire, en 1212, la population chrétienne tolédane, ou tout au moins son élite militaire, prend la défense des Juifs de la ville contre les exactions des Croisés venus d'au-delà les Pyrénées, en principe pour participer à la campagne de Las Navas de Tolosa<sup>44</sup>, et qui, on le sait, devaient s'en retourner sans prendre part à l'action décisive. Ce contraste porte peut-être témoignage de ce que l'on pourrait

<sup>41</sup> La chronique locale des *Anales Toledanos I* donne la date du dimanche 14 août 1108, et semble mettre, de manière seulement implicite, le fait en relation avec la bataille d'Uclés: «*Arrancada de Ucles sobre los Christianos en el mes de Mayo, Era MCXLVI. Mataron al Infant D. Sancho e al conde D. Garcia cerca de Ucles, III. dia Kal. de Junio, Era MCXLVI. Mataron a los Judios en Toledo dia de Domingo, Vispera de Santa Maria de Agosto, Era MCXLVI*» (*España Sagrada*, E. FLÓREZ (éd.), t. 23, Madrid, 1767, p. 386). Le rapport entre le pogrom et la défaite chrétienne n'est pas évident. Il faut sans doute se garder d'explications trop linéaires qui tombent facilement dans les thèmes de l'antisémitisme moderne. Il nous paraît en tout cas superflu de supposer soit que les juifs participant au combat dans les rangs des chrétiens aient déserté, soit qu'ils aient acheté, sur le champ de bataille, les chrétiens capturés par les Almoravides pour les revendre ensuite, à l'exemple de ce qui est rapporté pour Alarcos (P. León Tello, *Judíos de Toledo*, t. 1, p. 30, cite les deux hypothèses, dont la seconde formulée par C. Sánchez-Albornoz, *España, un enigma histórico*, Buenos Aires, 1956, t. 2, p. 184). Mais on ne sait pas qu'après Alarcos de tels mouvements aient éclaté.

<sup>42</sup> P. LEÓN TELLO suggère de repousser d'un an la date du pogrom, pour le placer après le décès d'Alphonse VI, protecteur décidé des juifs, survenu le 29 juin 1109 (*Judíos de Toledo*, t. 1, p. 30 et 35). Sur le désastre d'Uclés et la mort de l'Infant don Sanche, né de Zayda la More, cf. A. HUICI MIRANDA, «La batalla de Uclés y la muerte del Infante don Sancho», *Tamuda* 2 (1954), p. 259-286. B. F. REILLY signale que l'Assomption est tombée en 1108 un samedi, en 1110 un dimanche (*The Kingdom of León-Castilla under King Alfonso VI, 1065-1109*, Princeton, 1988, p. 352, note 22).

<sup>43</sup> En 1035, à la mort de Sanche le Grand, les hommes de la petite ville de Castrojeriz, près de Burgos, assassinent une soixantaine de juifs et ils s'en font gloire ensuite (F. Baer, *Die Juden im christlichen Spanien*, t. 2, n° 2, p. 1, et *Historia de los judíos en la España Cristiana*, trad. de l'hébreu, Madrid, 1981, t. 1, p. 36; C. Sánchez-Albornoz, «Los judíos en el reino asturleonés (732-1037)», *Cuadernos de Historia de España* (Buenos Aires), 61-62 (1977), p. 354, la source commune étant T. MUÑOZ Y ROMERO, *Colección de fueros municipales y cartas pueblas de los reinos de Castilla, León, Corona de Aragón y Navarra*, Madrid, 1847, p. 39-40).

<sup>44</sup> «*Los de Ultrapuertos vinieron a Toledo en día de cinguesma e volvieron todo Toledo e mataron los judios dellos muchos; e armaronse los caballeros de Toledo e defendieron a los judios*» («Anales Toledanos I», dans *España Sagrada*, t. 23, p. 395-396. P. León Tello, *Judíos de Toledo*, t. 1, p. 38, note 39). À la différence de cette chronique locale, les récits plus officiels constitués par l'Histoire de l'archevêque Rodrigo Jiménez de Rada et sa version en langue vulgaire, la *Primera Crónica General de España*, n'évoquent que beaucoup plus discrètement ces troubles dans la ville, sans prononcer le nom des juifs (*De Rebus Hispaniae*, Livre 8, chap. 1, p. 176; traduction J. FERNÁNDEZ VALVERDE, p. 307. *Primera Crónica General de España*, éd. R. MENÉNDEZ PIDAL et D. CATALÁN, 3<sup>e</sup> réimp., Madrid, 1977, t. 2, chap. 1010, p. 688-689).

nommer l'«orientalisation» accrue de la société tolédane entre le début du XII<sup>e</sup> siècle et les premières années du XIII<sup>e</sup>, consécutive à l'immigration d'éléments venus du Sud péninsulaire, accoutumés à la coexistence inégale des «religions» inscrite dans la Loi de l'Islam<sup>45</sup>.

*Les mudéjars*, ou musulmans libres «soumis»<sup>46</sup>, n'apparaissent vraiment dans la ville qu'avec le XIV<sup>e</sup> siècle. Leur communauté (*aljama*), aux effectifs certes réduits, peut-être quelques 250 personnes correspondant à un ordre de grandeur de 1% de la population urbaine<sup>47</sup>, conserve, jusqu'à l'édit de 1502, son organisation, avec son juge ou cadi, nommé par le souverain chrétien, appelé *el alcalde de los moros*, comme il existe aussi un *alcalde* pour tous les musulmans du royaume de Castille, fréquemment pris parmi les mudéjars tolédans<sup>48</sup>, ses *faqih/s* (en castillan *alfaquis*) et sa petite mosquée, la *mezquita de los moros*, située au centre même de la ville, à proximité de l'ancienne Grande Mosquée, transformée en cathédrale et reconstruite à partir du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>49</sup>. À aucun moment ils ne sont cantonnés dans un quartier particulier de la ville, ni dans des mé-

<sup>45</sup> Le terme proposé d'«orientalisation» constitue une référence implicite au livre fondamental de P. GUICHARD, *Structures sociales «orientales» et «occidentales» dans l'Espagne musulmane*, Paris- La Haye, 1977, bien que ce dernier ne traite que de structures familiales et tribales, et pour une époque antérieure. Il semble que l'on puisse néanmoins élargir en ce domaine l'opposition Orient/ Occident.

<sup>46</sup> C'est ainsi qu'il convient de comprendre le *mudağğān*, étymon arabe de mudéjar, terme qui n'apparaît en castillan que dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, et dont on ne rencontre aucune occurrence à Tolède jusqu'au terme de la période qui nous concerne, le mot utilisé pour désigner le musulman étant toujours *moro*. La nuance péjorative de *mudağğān* nous paraît logiquement sensible en arabe.

<sup>47</sup> M. A. LADERO QUESADA indique 43 et 46 *pechas* pour les mudéjars de Tolède en 1495 et 1501, chaque *pecha* étant une unité d'imposition correspondant à une unité familiale ou «feu» («Los mudéjares de Castilla en la Baja Edad Media», dans *Los mudéjares de Castilla y otros estudios de historia medieval andaluza*, Université de Grenade, 1989, p. 11-132, notamment tableau p. 97). Notre estimation de 25 000 habitants pour la ville au tournant du XV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle se base sur l'évaluation officielle de 7000 feux donnée en 1528, première donnée chiffrée disponible, qui correspondrait à 32 000 habitants (A. MOLINIÉ-BERTRAND, *Au siècle d'or, l'Espagne et ses hommes. La population du Royaume de Castille au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1985, p. 230).

<sup>48</sup> J. TORRES FONTES, «El alcalde mayor de las aljamas de los moros en Castilla», *Anuario de Historia del Derecho Español* 32 (1962), p. 131-182. A. ECHEVARRÍA, «De cadi à alcalde mayor. La élite judiciaire mudéjar en el siglo XV», *Al-Qantara* 24 (Madrid, 2003), p. 139-168 et 273-290. J.- P. MOLÉNAT, «L'élite mudéjare de Tolède aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. *Alfaquis, alcaldes et alcaldes mayores de moros*», dans D. BARTHÉLEMY et J.-M. MARTIN (coords.), *Liber Largitorius. Études d'histoire médiévales offertes à Pierre Toubert par ses élèves*, Genève, Droz, 2003, p. 563-577; «*Alcaldes et alcaldes mayores de moros de Castille au XV<sup>e</sup> siècle*», dans François GÉAL (dir.), *Regards sur al-Andalus (VIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, Madrid-Paris, Casa de Velázquez-Éditions Rue d'Ulm (Collection de la Casa de Velázquez 94), 2006, p. 147-168.

<sup>49</sup> J.-P. MOLÉNAT, «Les Musulmans de Tolède aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles», dans *Les Espagnes médiévales. Aspects économiques et sociaux. Mélanges offerts à Jean Gautier-Dalché*, Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice, 1983, p. 175-190. Sur la mosquée qui demeure utilisée jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, désignée comme la «Mezquita de Tornerías» cf. C. DELGADO VALERO, *Toledo Islámico: ciudad, arte e historia*, Tolède, 1987, p. 303-317.

tiers jugés inférieurs, même s'ils manifestent une tendance à se regrouper dans certains secteurs<sup>50</sup> et sur certaines professions, particulièrement celle de potiers<sup>51</sup>. De même la concentration des mudéjars attestés au XV<sup>e</sup> siècle dans le Faubourg (*el Arrabal*) de la ville, ne résulte pas de mesures de ségrégation, mais du fait que c'est là que se trouvent les espaces nécessaires aux fours de potiers. Les mêmes individus qui tiennent, ou possèdent, des ateliers de poterie dans l'Arrabal vendent leurs produits dans les boutiques d'une rue spécialisée dans le commerce de la céramique au coeur de la ville, la *calle de la Sal*, et peuvent résider dans un troisième secteur urbain.

Mais les mudéjars tolédans paraissent profondément "déculturés", avec la perte de la langue arabe, aussi bien écrite que parlée, puisque le dernier document écrit que nous ayons rencontré manifestant le maniement écrit de l'arabe par des musulmans tolédans date des années 1330, moment où la *lūga* ne semble pas encore totalement étrangère aux milieux mozarabes ou mozarabisés de la ville<sup>52</sup>. Il faut cependant être prudent en la matière, comme le rappelle l'existence des documents d'Ocaña, ville située à 45 km seulement de Tolède, découverts en 1969, dont certains sont écrits en langue romane et en caractères arabes (*aljamiados*) et d'autres en langue et caractères arabes, et qui peuvent être datés entre le début du XIV<sup>e</sup> et la fin du XV<sup>e</sup> siècle<sup>53</sup>. Cet oubli de la langue du Coran, commun, semble-t-il, à l'ensemble des mudéjars castillans, aurait suscité, au moins au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, la naissance d'une littérature en langue castillane et écriture romane, pour leurs besoins juridiques et religieux<sup>54</sup>, bien que son apparition ne se situe pas à Tolède.

<sup>50</sup> J.-P. MOLÉNAT, «Les Musulmans dans l'espace urbain tolédan aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles», dans *Minorités et marginaux en Espagne et dans le midi de la France (VII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Actes du Colloque de Pau (27-29 mai 1984), Paris, 1986, Éditions du C.N.R.S., Collection de la Maison des Pays Ibériques, p. 129-141. Il ne paraît pas que puisse s'appliquer ici l'objection faite à une constatation analogue dans le cas d'Ávila, où la documentation procède de la cathédrale "qui tendait à grouper ses propriétés urbaines dans les zones les plus nobles" (S. DE TAPIA SÁNCHEZ, *La comunidad morisca de Avila*, p. 57, note 61). Car les sources tolédanes sont d'origine variée et couvrent les différents secteurs de la ville, y compris les moins estimés.

<sup>51</sup> J.-P. MOLÉNAT, «Mudéjars et Mozarabes à Tolède du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle», *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée* 63-64 (1992), p. 143-153, avec un tableau (p. 148) synthétisant les professions attestées pour les mudéjars tolédans, réparties par quarts de siècle, qui fait apparaître que la concentration musulmane sur le travail de la glaise ne date vraiment que de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle.

<sup>52</sup> J.-P. MOLÉNAT, «L'arabe à Tolède», à paraître, et «Les Mozarabes», dans *Tolède XIII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup>*, p. 99-100.

<sup>53</sup> M. J. VIGUERA publie et traduit l'un de ces documents, rédigé dans un arabe littéral assez correct et daté de 1483, et conclut au caractère "extraordinaire" de la connaissance de l'arabe en Castille à une date aussi avancée qu'il manifesterait, bien qu'il s'agisse d'une lettre destinée à un *alfaquí* et rédigée par un homme qui semble originaire du Levant péninsulaire («Les Mudéjars et leurs documents arabes», *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée* 63-64 (1992), p. 155-163).

<sup>54</sup> Le traité de Īsā b. Ġābir, *mufti* et *faqih* de Ségovie, intitulé «Suma de los principales mandamientos y devedamientos de la Ley y Çunna», et daté de 1462, a été publié par P. de GAYANGOS, dans *Tratados de*

Encore que l'on puisse trouver, au XV<sup>e</sup> siècle, témoignage de musulmans tolérés dans qui s'en vont en direction de la partie encore libre, de leur point de vue, de la Péninsule, tel le savetier Maître Aly, qui se charge en 1423, d'une boutique, laquelle est vacante en 1450, l'homme étant parti pour Grenade<sup>55</sup>, le mouvement paraît tout à fait minoritaire, probablement en partie du fait du danger représenté par cette *hiğra* pour ceux qui s'y risquaient<sup>56</sup>. Il n'y a pas de raison de penser à un mouvement en sens inverse, qui n'est en tout cas pas attesté par la documentation<sup>57</sup>.

Il n'est pas beaucoup plus fréquent que l'on puisse mettre en évidence des conversions de mudéjars au christianisme avant la fin du XV<sup>e</sup> siècle, à l'époque où les autorités chrétiennes n'imposent pas encore le dilemme du baptême et de l'exil<sup>58</sup>. Mais

---

*legislación musulmana*, Madrid, Real Academia de la Historia, 1853, p. 247-421. On consultera, au sujet de l'auteur, G. WIEGERS, «Īsā b. ʿĀbir and the origins of aljamiado literature», *Al-Qanṭara* 11 (1990), p. 155-191, et *Islamic literature in Spanish and Aljamiado: Yça of Segovia (fl. 1450), his antecedents and successors*, Leyde, Brill, 1994. Notre réticence à mettre l'existence de traités de législation islamique en langue romane en rapport avec l'oubli de l'arabe chez les mudéjars castillans tient par exemple à l'existence du *Llibre de la Çuna e Xara dels moros* publié par M. C. BARCELÓ (Université de Cordoue, 1989), qui provient du Pays Valencien, où les musulmans soumis, appelés en catalan *sarraïns*, n'avaient certainement pas perdu leur langue au début du XV<sup>e</sup> siècle, époque de sa composition. De même l'oubli de l'arabe est plus douteux chez les mudéjars de Castille au XIV<sup>e</sup> s., quand sont supposées avoir été rédigées les *Leyes de moros* anonymes, publiées sous le titre «Leyes de moros del siglo XIV», dans *Tratados de legislación musulmana*, op. cit., p. 11-246.

<sup>55</sup> J.-P. MOLÉNAT, «Musulmans de Tolède», p. 189, note 170.

<sup>56</sup> Dans la première moitié du XV<sup>e</sup> s., la *fatwā* du *muftī* de la mosquée Qarawiyiyine de Fès, ʿAbd Allāh al-ʿAbdūsī, tout en ne niant pas que le fait de résider parmi les mécréants, l'émigration étant possible, soit considéré comme interdit du consensus général, soutient le droit de tout bon musulman à demeurer en territoire conquis par les Infidèles, si l'émigration représente un danger pour lui et sa famille, et reconnaît la validité des actes d'un cadī investi par le souverain chrétien, pourvu que sa nomination ait été agréée librement par la communauté (L. Mercier, «Introduction sur l'évolution de la doctrine de Guerre Sainte en Islām», ajoutée à sa traduction de *L'ornement des âmes* d'Ibn Huḍayl, Paris, 1939, p. 59-65). Sur les limites des possibilités d'émigration légale et les dangers de l'émigration clandestine dans les pays de la Couronne d'Aragon, cf. M. T. Ferrer i Mallol, *Els sarraïns de la Corona catalano-aragonesa en el segle XIV. Segregació i Discriminació*, Barcelone, 1987, chapitres 9 et 10, p. 147-198, et «Les Mudéjars de la Couronne d'Aragon», *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée* 63-64 (1992), p. 179-194.

<sup>57</sup> M. GARCÍA-ARENAL a publié, à propos de Cuenca, un document concernant un médecin musulman qui vient, en 1448, de Grenade s'établir dans cette ville de Nouvelle Castille, ou, tout au moins, en demande et obtient la «citoyenneté» (*vecindad*). Il paraît clair qu'il était originaire de Cuenca et n'avait séjourné à Grenade que huit années, peut-être pour y chercher sa formation («La aljama de los moros de Cuenca en el siglo XV», *Historia. Instituciones. Documentos* -Séville-, 4 -1977-, p. 40-41).

<sup>58</sup> Certains des cas que nous avons mentionnés précédemment («Musulmans de Tolède», p. 187-188) reposent sur une erreur d'interprétation. Le prénom correspondant au français Loup ou Leu, Lope, certes chrétien, appartient également à la tradition musulmane d'al-Andalus, sous la forme arabe Lubb («Mudéjars et mozarabes à Tolède du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle», p. 146). Il faut voir dans son emploi par des mudéjars, antérieurement à 1502, tout au plus le non-respect de l'obligation légale de porter des noms distincts de ceux des chrétiens, non la preuve d'une conversion.

ensuite, les mudéjars tolédans acceptent, semble-t-il, massivement le baptême au début du XVI<sup>e</sup> siècle, bien que nous n'ayons pu trouver trace documentaire que d'un seul cas de conversion, celui d'un Juan Pacheco, potier, dont on nous dit, en 1514, qu'il est le fils de Maître Ali de la Casas, déjà décédé, et de sa femme, María de Tolosa, également défunte, qui avait été d'abord musulmane: "*que primero fue mora*"<sup>59</sup>. Ces musulmans convertis de Tolède ne posent pas ensuite les mêmes problèmes aux autorités chrétiennes, et en particulier à l'Inquisition<sup>60</sup>, que d'autres "nouveaux chrétiens" d'origine musulmane, principalement les morisques<sup>61</sup> de Grenade<sup>62</sup> ou de Valence<sup>63</sup>. Cette assimilation relativement facile s'explique à la fois par la faiblesse numérique des mudéjars, puis morisques, tolédans, et par leur longue cohabitation avec la majorité chrétienne.

En définitive, la conclusion ne saurait être que nuancée. Il n'est pas plus possible, en dépit de la meilleure volonté du monde, de laisser croire à l'harmonie de la coexistence entre les religions, ou les cultures, dans la Tolède "reconquise", que d'affirmer tout uniment qu'une certaine forme de *convivencia* ne se soit pas produite.

---

<sup>59</sup> En 1483 on avait Maître Aly de las Casas, maréchal-ferrant, et sa femme doña Merien (J. P. MOLÉNAT, «Musulmans de Tolède», p. 189 et notes 168 et 169). Merien [en arabe Maryam] n'a fait que traduire son prénom au moment du baptême. Le nom "familiar" adopté, se référant apparemment à Tolosa, dans la province basque du Guipúzcoa, ou à Toulouse, dans le Midi de la France, est probablement celui d'un protecteur, de même que pour Pacheco, qui appartient à la haute noblesse castillane.

<sup>60</sup> J.-P. DEDIEU et M. GARCÍA-ARENAL concluent à «la perméabilité des sociétés morisques de Nouvelle Castille à l'action inquisitoriale» («Les tribunaux de Nouvelle-Castille», dans L. CARDAILLAC (dir.), *Les Morisques et l'Inquisition*, Paris, Publisud, 1990, p. 276-295; citation de la p. 288).

<sup>61</sup> Nous continuons d'utiliser, par commodité en langue occidentale, les termes de "morisques", ou de moriscos, plutôt qu'une lourde périphrase telle que "les derniers musulmans d'al-Andalus", qui, au surplus ne rend pas compte de la situation contradictoire d'hommes et de femmes, légalement chrétiens au regard des autorités, mais dont la volonté est de rester musulmans. L'expression de "morisques" est certainement aussi critiquable que celles de "mudéjars" et de "mozarabes", mais l'emploi de ces termes est consacré par l'usage.

<sup>62</sup> La bibliographie sur les morisques, grenadins et autres, est trop copieuse pour être citée ici. On verra en particulier les nombreux travaux de B. VINCENT et, en particulier, le livre de celui-ci, en collaboration avec A. DOMÍNGUEZ ORTIZ, *Historia de los moriscos. Vida y tragedia de una minoría*, Madrid, Revista de Occidente, 1978, et, en dernier lieu, M. de EPALZA, *Los Moriscos, antes y después de la expulsión*, Madrid, Ed. Mapfre, 1992, 312 p.

<sup>63</sup> M. C. BARCELÓ, *Minorías islámicas en el País valenciano. Historia y dialecto*, Université de Valence-Instituto Hispano-Árabe de Cultura, 1984, offre une synthèse de toute l'histoire des musulmans de Valence, du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> s. Sur la période antérieure au baptême forcé, on verra le livre remarquable de M. D. MEYERSON, *The Muslims of Valencia in the Age of Fernando and Isabel. Between Coexistence and Crusade*, University of California Press, 1991, malheureusement traduit seulement en catalan, *Els musulmans de València en l'època de Ferran i Isabel*, Valence, Generalitat Valenciana, 1994.